

Anthropologie et Sociétés



Olivier DOLLFUS, *La nouvelle carte du monde*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Que sais-je? no 2986, 1995, 127 p., bibliogr.

Christian Bouchard

Volume 23, Number 2, 1999

Soins, corps, altérité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015613ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015613ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, C. (1999). Review of [Olivier DOLLFUS, *La nouvelle carte du monde*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Que sais-je? no 2986, 1995, 127 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 23(2), 166–168.
<https://doi.org/10.7202/015613ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

contentieux des origines est toujours au travail. L'avantage du Canada sur les États-Unis tient à sa formule fédérale qui s'étend à présent aux populations inuit puisqu'elle a servi de cadre à la création juridique du Nunavut en 1999. Aucune population amérindienne des États-Unis ne peut espérer un statut juridique équivalent. Dans le cas du Canada comme dans celui des États-Unis, cependant, rien dans le droit ne met en question le dispositif de la conquête, seule une réflexion imaginaire, sans rapport par conséquent avec les préoccupations du droit pourrait nier la réalité stable du rapport des forces que le droit tente parfois d'humaniser.

Ce livre plus riche que les quelques aperçus que j'en dégage ici place les anthropologues devant certaines frontières de leur discipline qu'ils gagnent à ne pas perdre de vue; l'interprétation même de leur place dans le discours occidental est ici en cause.

Yvan Simonis
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Olivier DOLLFUS, *La nouvelle carte du monde*. Paris, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ? n° 2986, 1995, 127 p., bibliogr.

Depuis sa première version attribuée à Anaximandre de Milet vers 600 ans av. J.-C., la carte du monde n'a cessé d'évoluer en fonction, bien sûr, des découvertes, des progrès de l'art cartographique et de l'évolution de notre perception du monde, mais surtout parce que l'humanité est fondamentalement dynamique dans le temps comme dans l'espace. *La nouvelle carte du monde* que nous présente Dollfus est une représentation du monde actuel, qui n'est déjà plus celui d'hier (marqué par la bipolarité Est-Ouest et la fracture traditionnelle Nord-Sud) et qui évoluera encore demain. Exercice de synthèse, une nouvelle carte du monde doit s'intéresser aux dynamiques politiques, économiques, démographiques, socioculturelles et environnementales qui caractérisent l'espace des hommes et influent sur son organisation. Sans négliger les grandes permanences et les héritages, la question essentielle est d'identifier et de localiser ce qui bouge et ce qui change.

La nouvelle carte du monde de Dollfus ressemble « à une peau de léopard où les noyaux des croissances sont entourés de nappes de pauvreté, d'exclusion et d'anomie, partout et pratiquement à tous les niveaux spatiaux » (p. 5). C'est la trame principale de l'ouvrage : « Ainsi, à toutes les échelles, les mosaïques des différences et des disparités continuent à marquer la carte du monde dont la globalisation ne contribue en rien à l'homogénéisation. Et largement indifférentes aux frontières des États, les divisions et les coupures introduites par les différentiels entre la richesse et la pauvreté maillent le monde contemporain » (p. 107).

Malgré une cartographie très moyenne et manquant d'originalité, ce petit livre constitue globalement une excellente introduction aux grandes dynamiques contribuant à la transformation des espaces et de leur organisation mais l'analyse géographique du monde en tant que système est peu approfondie. Ainsi, il est assez étonnant que l'auteur fasse l'impasse complète sur le système Monde qu'il a si bien défini et analysé dans le premier volume de la *Géographie Universelle* (Dollfus 1990) et dont il résume de belle façon la

géopolitique dans un chapitre de l'*Encyclopédie de géographie* (Dollfus 1995). Pas un mot non plus sur l'espace Monde qui est l'objet d'un autre de ses ouvrages récents (Dollfus 1994). Tout cela est d'autant plus surprenant qu'il aborde à plusieurs reprises les effets de la mondialisation et plus particulièrement la globalisation dans *La nouvelle carte du monde*. À propos de la mondialisation, et dans le même genre de publication, les lecteurs auraient avantage à consulter plutôt Moreau Defarges (1998) dans la même collection ou un autre ouvrage de Dollfus (1997).

La nouvelle carte du monde est divisée en huit chapitres et se conclut par quelques perspectives pour le XXI^e siècle. Tour à tour, il est question des grands pavages du monde ; des États dans leurs regroupements, leurs ouvertures et leurs alliances ; de l'urbanisation croissante, du développement des grandes villes, de la naissance des nouveaux foyers économiques ; de la démographie mondiale qui change ; des différences qui s'accroissent ; de la globalisation et ses réseaux ; des territoires d'exclusion et terres de violence ; des grandes frontières et limites ; des changements dans l'environnement mondial.

Pour Dollfus, le pavage fondamental du monde demeure aujourd'hui encore celui des États dont le nombre est grossièrement passé d'une soixantaine à près de 200 entre 1945 et 1995. Au moment où il est « débordé par le haut » avec la mondialisation de l'économie et les diverses formes d'ingérence internationale et « par le bas » par le développement des activités informelles, l'État, même contesté, demeure incontournable, car c'est lui qui assume la gestion territoriale, l'encadrement des populations et la redistribution des ressources (p. 15). Alors que les alliances militaires sont en pleine mutation, la régionalisation et le regroupement des États dans des « clubs internationaux » (dont le premier est les Nations Unies) constituent deux tendances structurantes essentielles en cette fin de XX^e siècle. Pour leur part, la territorialisation des espaces maritimes et le nouveau droit de la mer sont abordés très succinctement.

De leur côté, les grandes entreprises à déploiement mondial constituent des acteurs transnationaux de première importance. Pour Dollfus, la globalisation

exprime une forme nouvelle de la mondialisation, c'est-à-dire de l'interaction et de l'intercommunication entre les grandes entreprises et, à l'intérieur de celles-ci entre leurs sociétés réparties sur la planète. La globalisation c'est aussi la finance sans frontière. Elle exprime à la fois l'accélération des échanges et de l'interdépendance des économies par le progressif gommage des frontières entre États ou leur transgression, les dérégulations dans les domaines financiers et l'abaissement des barrières tarifaires consenti par les États, la concentration des grandes firmes. (p. 63)

Enfin, croissances démographiques, urbaines et économiques constituent également des facteurs essentiels qu'il faut considérer pour comprendre les changements s'opérant dans le monde et proposer les perspectives les plus probables à court et à moyen terme. Ces croissances sont marquées par des dynamiques propres et surtout caractérisées par de grandes disparités sur le plan spatial quelle que soit l'échelle d'analyse. Exceptionnelles au XX^e siècle, elles ne sauraient se poursuivre durablement alors que les grandes disparités spatiales sont de plus en plus insoutenables. Ainsi s'articule un monde structuré entre des centres et des périphéries, des foyers de croissance et des zones d'anomie, et même des « chaos bornés » lorsque l'ordre n'est plus assuré et le territoire abandonné à son sort.

Références

DOLLFUS O., 1990, « Le système Monde » : 273-529, in R. Brunet et O. Dollfus (dir.), *Mondes nouveaux*. Livre second. Paris et Montpellier, Hachette et Reclus.

- , 1994, *L'espace Monde*. Paris, Economica.
- , 1995, « Géopolitique du système monde » : 667-693, in A. Bailly, R. Ferras et D. Pumain (dir.), *Encyclopédie de géographie*. Paris, Economica.
- , 1997, *La mondialisation*. Paris, Presses de Science Po.
- MOREAU DEFARGES P., 1998, *La mondialisation*. Paris, Presses Universitaires de France.

Christian Bouchard
Cellule Asie du Sud-Est
Département de géographie
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

David HOWES (dir.), *Cross-Cultural Consumption. Global Markets, Local Realities*. Londres et New York, Routledge, 1996, 214 p., réf.

Cross-Cultural Consumption est le résultat d'une série de conférences organisées par David Howes en 1990-1991 et 1991-1992 sur le thème « Culture and Consumption ». Quatre articles du volume ont été initialement publiés en 1994 dans le volume 18, numéro 3 de la revue *Anthropologie et Sociétés*. Repris avec quelques révisions, ils sont ici associés à d'autres textes. Ensemble, ils poursuivent le débat et l'enrichissent par différents exemples ethnographiques et des références à la théorie.

Ce volume intéressera notamment celles et ceux qui se préoccupent de la question de l'identité et de la mondialisation. Il aborde la question à partir de la consommation et tous les auteurs partagent une même posture épistémologique : l'identité est un construit changeant et à changer selon les circonstances. Les sujets y sont vus comme compétents et jouissant d'une certaine liberté, donc d'un certain pouvoir.

Dans l'introduction, David Howes identifie l'accélération du rythme du commerce international comme point de départ des textes. L'accélération des échanges fait en sorte que la culture matérialisée par les biens apparaît dorénavant comme extérieure aux producteurs. Les biens transférés d'une culture à une autre acquièrent de nouvelles significations selon une logique de la créolisation plutôt que selon celle d'une homogénéisation qui aplanirait les différences culturelles, remplaçant des produits locaux par les produits de masse en provenance, surtout, de l'Occident.

Ce livre contient trois parties. La première, « The Mirror of Consumption », se penche sur la façon dont les biens exportés de l'Occident sont reçus et transformés dans d'autres régions du monde. Jean Comaroff analyse les efforts des missionnaires anglais du XIX^e siècle pour civiliser les Tswana du Sud par la consommation de marchandises, plus particulièrement le vêtement qui, croyait-on, avait le pouvoir de créer de nouveaux désirs et de nouvelles disciplines corporelles. Cet effort, selon Comaroff, eut des effets inattendus dans la mesure où il contribua à la formation de nouvelles classes sociales, à l'accélération de la conversion des systèmes locaux de valeurs et des communautés de signes existantes. Ces efforts donnèrent aussi lieu à divers processus d'expérimentation et de synthèse. Pour sa part, Constance Classen décrit comment trois générations de sa famille, au Nord-Ouest de l'Argentine, ont expérimenté l'arrivée en masse de produits étrangers du début du siècle